

Histoire d'amour

Élisabeth Vonarburg

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vonarburg, É. (2007). Histoire d'amour. *Moebius*, (115), 33–36.

ÉLISABETH VONARBURG

Histoire d'amour

Le premier plaisir, c'est d'imaginer. Paresseusement, lorsque l'idée lui vient comme un caprice, alors qu'elle attend une heure décente pour se lever en regardant l'aube griser les rideaux. Et d'abord, choisir quand et qui. Parfois *qui* arrive en premier, elle songe aux disponibilités des uns et des autres et dérive soudain sur des visages, des voix, une ambiance : j'inviterai elle et lui et lui... Ou peut-être lui, il irait mieux avec elle, n'ont-ils pas un petit béguin l'un pour l'autre ? Ne serait-il pas amusant de voir ce qui pourrait se développer ? Oui, lui, mais alors il faudra une autre elle pour l'autre lui. Tiens, pourquoi pas ces deux-là, plutôt ? Cela ferait contraste : ils ont tous les quatre des territoires communs, et des points d'accrochage précis ; la conversation devrait pétarader mais juste pas trop... Ou bien *quand* se décide d'abord, et les personnages en découlent : celle-ci prend ses vacances à ce moment-là, celui-là n'a pas ses enfants cette fin de semaine-ci, et eux, ils auront fini la première phase des rénovations, ils voudront changer d'air... Ce n'est pas un processus bien ordonné, elle ne sort pas son carnet de notes – pas encore –, elle se laisse porter, ouverte, simplement attentive aux émotions suscitées par ce nom-ci, ce prénom-là, des friselis de curiosités, des ébauches de réponses. Mais déjà il s'y mêle des saveurs, des odeurs... Il faut se lever.

Le deuxième plaisir, c'est la recherche. Aller tirer des armoires, des tiroirs, les livres aux illustrations toujours plus que parfaites, les recettes collectionnées depuis des décennies comme de rares papillons, dans les albums bien organisés mais aussi celles, en liasses, qui attendent d'être

collées – parfois écrites hâtivement à la main, et d'autres souvenirs se lèvent, c'était lorsque... j'étais avec... elle m'a dicté cette recette... elle était énervée, elle ne se souvenait plus trop bien... Lire, et soudain elle fait ses devoirs assise au bureau massif que son père lui a construit dans un coin de la cuisine, mais en réalité elle écoute sa mère au temps où elle se souvenait bien, sa mère qui s'affaire en se parlant à mi-voix, une pincée de ceci, ah, je n'ai plus de cela, tant pis on mettra autre chose à la place, pas trop longtemps la première cuisson, juste saisir, oh, ça sent bon, et oui, cela sentait si bon, des odeurs étranges, exotiques, si différentes du poulet-frites du dimanche, lorsque sa mère décidait de cuisiner « comme chez moi lorsque j'étais petite », dans cet ailleurs lointain et mystérieux où elle était née. Et alors le regret, la vague colère pas encore dissipée après tout ce temps, elle aurait pu m'apprendre, mais non, « fais tes devoirs, ma fille ». Elle ne m'a jamais appris, ou presque rien. Juste laissé regarder. Jamais laissé faire moi-même...

Allons, on lui a au moins appris à aimer les beaux et bons repas et à partager cet amour. Foin du faire à manger, l'ennuyeuse triple routine quotidienne. Mais cuisiner, ah, cuisiner, la savoureuse exception, c'est moi qui nourris, c'est moi qui donne le plaisir, à présent... cet amour-là, c'est ce qui la penche vers ses livres et ses albums de recettes, crayon en main désormais, un peu mélancolique mais souriante, déjà alléchée. D'autres personnages surgissent alors, qui sont d'autres mots : ingrédients, textures, les saveurs et les couleurs entrevues au saut du lit et qui reviennent, plus précises, et dansent déjà ensemble. Et elle se sent déjà danser aussi, dans ces verbes qui sont les gestes du grand rituel, déjà elle se voit ciseler, barder, abaisser, farcir, étuver... En même temps, les combinaisons tournent dans sa tête – car c'est un tourbillon dynamique, voire chaotique, où chaque élément en appelle d'autres qui à leur tour suscitent d'autres possibilités et il faut les peser une à une, cela devient un arbre aux branches d'abord quasi infinies mais qu'il faut émonder, parfois avec regret, parfois en riant lorsque les rencontres sont trop incongrues, mais qui dessinent peu à peu la forme parfaite du repas à venir. On dit souvent « sym-

phonie», mais la métaphore exacte, pour elle, n'est pas celle-là : c'est un récit, avec son introduction, parfois à tiroirs, un déroulement, parfois majestueux parfois surprenant, des rebondissements, des suspenses, des ellipses et des retours en arrière, et enfin, la finale, feu d'artifice ou simple écho thématique mais qui doit toujours être, la première surprise passée, d'une incontournable évidence.

Le troisième plaisir, c'est la mise en scène. L'élaboration du décor. La métaphore du tableau, alors, lui convient assez – mais un tableau en futur mouvement, car s'assiéront ici elle et lui, et là eux, et là elle, à la place la plus proche des coulisses, de la cuisine, attentive navette, tandis que la conversation se tissera. Choisir de nouveau, mais des résonances plus subtiles : cette nappe unie, les taches colorées de ces assiettes, de ces plats. Des baguettes, authenticité oblige, mais sans malice : ces couverts aussi, discrètement ouvragés mais au motif lointainement chinois. Et ces verres, flûtes en corolle où les vins s'épanouiront. Et le dessous de plat japonais en dentelle de fer forgé, allez, on est œcuménique. Et les pose-couverts métalliques en forme de petits dragons couchés. Et toutes les minces soucoupes où l'on versera les sauces douces ou piquantes – oui, un tableau et c'en est la palette...

Le dernier plaisir, après celui de mettre, comme on dit si bien, *la main à la pâte* (le moins de machines possible entre elle et la matière nourricière), c'est d'anticiper : le moment où, les joues rosies par le feu, éclatante dans sa tunique de soie brodée – le titre de la soirée pour la première fois révélé, dès l'ouverture de la porte –, elle accueillera ceux qui viendront enfin s'asseoir à sa table.

